



L'INCONSTANCE

L'être que l'on aimait est sans charme aujourd'hui ;
L'on a pour lui la haine au lieu de la tendresse ;
Au regard infidèle un autre astre a relui
Qui ver-se au fond du cœur sa lueur charmeresse.

Comme un léger nuage un tendre songe a fui ;
Le labeur tant suivi n'inspire plus d'ivresse,
Et dans ce grand dégoût, dans cet horrible ennui,
L'objet cherché d'hier en ce jour aigrit, blesse.

Ce qu'on trouvait lugubre offre un éclat nouveau,
Ce qui paraissait noir est aujourd'hui tout rose,
L'âme triste soupire et veut cette autre chose.

Il faut se défier de ce brillant flambeau
Qui dissipe l'amour et gâte la science ;
Il faut se défier toujours de l'inconstance.

Augustin Lellis.

UN DRAME IGNORÉ

(Suite)

VI



n pleurait à chaudes larmes dans le petit salon, chez Mme Laurin. C'était l'annonce de la détermination de Georges de changer sa position pour celle de serre-freins, qui avait provoqué cette douleur.

Tout d'abord, la mère était restée atterrée à cette nouvelle ; une émotion sans nom l'étreignait à la gorge, lui coupant la voix. Quoi ! son fils, l'espoir de sa vieillesse, le protecteur de Berthe allait chaque jour exposer sa vie sur les trains !

Il allait rentrer dans le flanc de cette affreuse machine qui l'avait rendue veuve et qu'elle n'avait jamais pu voir sans frémir. Non ! c'était impossible, mieux valait la pauvreté, la misère même plutôt que les longues heures d'anxiété qu'elle passerait, alors que Georges serait à son dangereux poste. Mais il ne lui désobéirait pas si elle commandait, et elle commanderait ! Elle lui défendrait d'accepter cet emploi.

Et puis, avait-elle bien le droit de s'opposer au projet de Georges ? Il était le chef de la famille et il était naturel pour lui de vouloir un meilleur salaire ; c'était même son devoir. Il n'ignorait pas que la gêne était dans le ménage, on vivait de peu de choses depuis quelque temps ; on avait de petites dettes, et il avait fallu même se priver de nécessaire. Berthe ne prenait plus de leçons de musique, faute d'argent pour payer le professeur, et ces leçons c'était sa vie à cette enfant : la musique, c'était sa seule passion. Tout cela, elle l'avait pensé pendant que Georges et Berthe l'épiaient et cherchaient à comprendre ce qui se passait dans son esprit ; cependant, la réaction se faisait, et elle put verser les pleurs qui l'opprimaient. Elle parla.

— Je comprends, mon cher enfant, le noble désir qui t'a fait prendre cette résolution qui m'afflige plus que tu ne saurais dire. Oui, tu l'as dit, nous sommes pauvres et nous avons bien besoin que tes services soient mieux rémunérés, cependant, nous aurions pu attendre quelque temps, peut-être obtiendrais-tu bientôt une augmentation, là même où tu es.

— Mère, soupira Georges, cette espérance est une chimère. Le commerce va mal, et l'on dit même que plusieurs de mes compagnons vont avoir la déception de voir leurs gages réduits sous peu ; c'est donc le temps pour moi de faire un effort pour vous récompenser des nombreuses privations

que vous vous êtes imposées pour moi et pour Berthe. Elle fait sa part en vous comblant de caresses et d'attentions délicates, laissez-moi faire la mienne en payant plus efficacement de ma personne ; je sais que la tâche que j'accepte est rude et pénible, mais elle n'est pas au-dessus de mes forces ni de mon courage. Quant aux dangers que vous redoutez tant, ils n'existent pas quand on est prudent et attentif à son poste. Mère, consentez à ce que je vous demande, je vous en prie, et vous verrez que l'aisance nous reviendra ; nous verrons encore de beaux jours, vous pourrez de nouveau donner un professeur à Berthe et puis, vous n'aurez plus la honte de devoir sans pouvoir payer. Dites, mère ! dites que vous voulez.

Se tournant vers Berthe, il continua :
— Aide-moi donc, Berthe, prie avec moi.

— Oh ! oui, fit la jeune fille en passant ses bras autour du cou de sa mère, accepte son dévouement, il est si malheureux de nous voir si pauvres.

— Chers enfants ! prononça Mme Laurin dans un sanglot... soyez bénis pour votre amour filial. Oh, mon Georges ! tu es un bon fils, un bon frère. Je te bénis, va où ton cœur te pousse ! Je prierai tant Dieu de te conserver à notre affection qu'il saura te protéger... puis elle étreignit ses deux enfants dans ses bras.

Huit jours plus tard, l'un des serre-freins de Harry Doucet ayant été congédié pour cause d'insubordination, Georges le remplaça et eut le plaisir de servir sous les ordres de son ami, qui s'efforça, par ses avis et ses bonnes paroles, d'adoucir pour lui ce que son travail avait de difficile.

VII

Le temps n'arrête jamais sa marche, quelque soient les événements qui nous arrivent, joyeux ou tristes, il continue sa course effrénée à travers les semaines, les mois et les années.

Déjà trois ans s'étaient écoulés depuis que Georges Laurin et Harry Doucet travaillaient ensemble et vivaient presque de la même vie. Dès les premiers jours de leurs relations, ils étaient devenus inséparables. Esclaves de la même consigne, privés de toute liberté à cause de l'ignorance où sont les employés de leur catégorie—de l'heure où ils seront requis pour le service—ils ne se quittaient pour ainsi dire que pour le temps nécessaire à leur repos et pour prendre leur repas, puis il se rejoignaient généralement à la pensée de Harry, rarement chez Mme Laurin, parce que Harry avait toujours évité de revoir Berthe et, si parfois il avait été forcé d'accompagner Georges chez lui, il n'y était jamais resté plus que quelques instants.

A plusieurs reprises, il avait échangé quelques paroles avec la jeune fille ; il avait parlé de choses indifférentes, il avait su garder son secret ; cependant son amour, loin de diminuer, était devenu si obsédant, qu'il avait résolu de se séparer de Georges qui lui parlait souvent d'elle. Sans rien brusquer, il délieraient doucement le lien de cette amitié qui les liait ; Georges en souffrirait et lui aussi, mais à quoi bon caresser plus longtemps un rêve irréalisable ; il voulait éloigner de lui tout ce qui lui rappelait son amour désespéré.

Désespéré en effet, car qu'avait-il fait de ce passé qu'il avait juré de racheter ? Hélas ! il y avait ajouté une longue file d'ivresses ! A chaque mois ou presque chaque mois, il avait oublié ses bonnes résolutions ; son amour n'avait pas été assez fort, sa passion pour la boisson l'avait emporté ! Il s'accusait de lâcheté, et comme toujours il regrettait son inconstance, mais c'était comme une fatalité qui le repoussait toujours dans l'ornière fangeuse.

Au moment où nous le retrouvons, après trois années de luttes continuelles contre son ennemi mortel, il était brisé, vaincu, et les remords qu'il éprouvait étaient si violents, que le découragement allait s'emparer de lui, il n'avait plus le courage de vivre... il aurait voulu mourir. A quoi bon vivre en paria ? La jeune fille qu'il aimait ne l'aimerait jamais ; son amour même était une souillure pour cette âme si candide, mais il ne la reverrait pas, il quitterait Montréal s'il le fallait...

Ces pensées sombres avaient souvent hanté son esprit, mais il ne se sentait pas la force de partir,

d'ailleurs que ferait-il pour vivre s'il renonçait à son emploi, et puis, à son insu, restait dans son cœur le désir irrésistible de la voir encore malgré tout.

Un soir qu'il songeait à tout cela, le commissionnaire de la gare entra. Il était porteur d'un ordre de départ pour dix heures précises ; avec cela, il tendit une lettre à Harry en disant :

— Tenez, voici ce qu'une jolie fille m'a donné pour vous remettre personnellement.

Puis, clignant de l'œil, il repartit sans attendre de réponse.

— Qu'est-ce que cela peut bien être, pensa Harry en ouvrant la missive... puis, l'ayant parcourue d'un regard, il murmura : De Mme Laurin ! Elle veut me voir à l'insu de son fils ! Que peut-elle avoir à me confier ? Je me perds en conjectures.

Il mit le billet dans sa poche, s'apprêta et partit pour aller prendre charge de son train.

Robert Brown et Georges l'avaient devancé, et à son arrivée tout était prêt pour le départ, qui s'effectua sans encombre.

VIII

Dans le modeste salon de Mme Laurin, meublé à neuf et peint de frais, auprès d'un vieux clavecin, on voyait un charmant tableau. Deux belles têtes de fillettes, l'une blonde comme les épis mûrs, les yeux bleus à longs cils bruns, c'était Berthe ; l'autre, son amie de pension, Blanche Lortie, brune comme une Italienne avec des lèvres rouges comme du corail.

Elles étaient occupées à apprendre une romance en duo ; la première, bonne musicienne et chantant à ravir, donnait à sa compagne les airs dont elle avait besoin, et lorsqu'elle s'apercevait d'un faux mouvement, d'une note trop longue ou trop brève, elle s'arrêtait et faisait reprendre à Blanche le passage défectueux.

— Allons ! ensemble, faisait Berthe.

— Ho ! ensemble, répondait Blanche comme un écho.

Elle chantait une ligne puis, emportée par le génie de la gaieté, elle éclatait de rire.

— Mademoiselle ! grondait Berthe, vous êtes une mauvaise élève et je vais vous punir ! Allons, ne riez plus. Recommencez... Attention ! gare la fêrle !

On chantait encore quelques notes, et cette fois c'était Berthe qui ne pouvait se contenir plus longtemps en voyant le sérieux comique de son amie, puis elles finirent par rire toutes deux comme des fillettes de dix ans.

Dans ces circonstances, la leçon de chant ne pouvait se continuer. D'un commun accord, elles quittèrent le piano, bouculant les sièges et, s'enlaçant, elles firent deux ou trois tours d'une valse échevelée, toujours en riant comme des folles !

— Nous ne sommes pas raisonnables, fit tout à coup Blanche Lortie reprenant son sérieux, Mme Laurin dort et à coup sûr nous allons l'éveiller. Causons doucement, veux-tu ? d'ailleurs, mon frère va bientôt me venir prendre et j'ai quelque chose à te dire.

— Qu'est-ce que c'est ? dit Berthe avec une immense curiosité dans le regard, dis vite, ta me fais languir inutilement.

— Je ne sais, reprit Blanche devenue songeuse, si je dois te le dire ! Je crois que ce serait mal de ma part, car cela va t'attrister, j'en suis sûre... tu l'aimes tant... et puis...

— Oh, je t'en prie ! Ne me laisse pas dans cette incertitude, supplia Berthe avec des larmes dans la voix. Parle ! quelle que soit la nouvelle, je veux la savoir... Dis donc, fit-elle avec une certaine violence.

Blanche allait commencer sa confidence quand le timbre de la porte d'entrée résonna ; c'était son frère qui venait la chercher.

— Demain je te dirai tout, termina Blanche. En attendant, ne te chagrine pas outre mesure, ce n'est pas si grave que tu sembles le croire. Bonsoir... et ayant pris le bras de son frère elle sortit sans rien ajouter.

Lorsque Berthe fut seule, elle monta à sa chambre. Elle était en proie à une inquiétude poignante ; qu'avait voulu dire Blanche ? pourquoi n'avait-elle pas parlé... Elle eut préféré apprendre